

Du désir à l'écriture ou vice versa

Lignes de nuit de Gérard Gaudet, Montréal, L'Hexagone/Poésie, 1986, 81 p., 11,95\$.

Régis Normandeau

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Normandeau, R. (1987). Compte rendu de [Du désir à l'écriture ou vice versa / *Lignes de nuit* de Gérard Gaudet, Montréal, L'Hexagone/Poésie, 1986, 81 p., 11,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 70–70.

Le roman et les lettres de Lamy à Féron reproduites à la fin de l'ouvrage sont précédés d'une excellente introduction de Paul Genuist, introduction essentielle pour expliquer cette créature bicéphale qu'est *Dans la terre promise*.

* * *

Un Héros malgré lui. C'est ainsi que les éditeurs ont intitulé le journal de Marcel Durieux. L'ouvrage a d'abord été publié en anglais sous le titre *Ordinary Heroes* qui semble mieux choisi car ce n'est pas seul l'auteur du journal qui est un héros ici, mais tous ceux qui, avec et comme lui, ont fait l'Ouest dans des conditions toujours difficiles, parfois déplorables. Si le volume a d'abord paru en anglais, c'est, nous disent, dans la présentation, Roger Motut et Maurice Legris, «pour faire connaître aux Albertains de langue anglaise un peu de notre histoire» (p. 6).

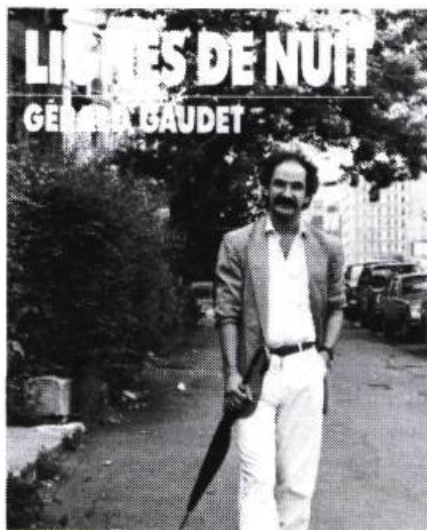
Marcel Durieux s'est établi, avec ses parents et ses frères, dans la région de Red Deer, pas loin de Settler, au tournant du siècle. La famille a vécu des expériences assez semblables à celles des Bernier et des Déry en Saskatchewan. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un roman, mais d'un journal; les Durieux n'en sont que plus émouvants. S'il n'a aucune prétention littéraire, l'auteur mène rondement son récit et est à même de tracer en quelques lignes un portrait convaincant de ceux qu'il croise sur sa route. L'ouvrage de Durieux est d'ailleurs plus substantiel que celui de Féron et Lamy et plus touchant parce que plus vrai. L'affabulation, pour mince qu'elle soit, nuit à *Dans la terre promise* plutôt qu'elle ne sert l'oeuvre. Durieux dit simplement les grandes peines, les petites joies, les déceptions, l'entraide parmi les colons, la paresse, l'ivrognerie et les mesquineries aussi. Marcel Durieux devait quitter l'Alberta en 1914 pour ne plus y revenir.

Sans doute ne peut-on qualifier *Dans la terre promise* et *Un héros malgré lui* de chefs-d'oeuvre littéraires, mais ce sont des documents parfois amusants, souvent poignants, sur la vie des colons dans l'Ouest au début du siècle. Peut-être n'ont-ils pas tous «aimé, vaincu et conquis»; mais ils ont certes aimé et lutté. Placide Bernier, M. Déry, Marcel Durieux, le Jean-Baptiste de Constantin-Weyer, tous sont des héros qui s'ignorent. □

Paulette Collet

Présentation

DU DÉSIR À L'ÉCRITURE OU VICE VERSA



Lignes de nuit de Gérald Gaudet, Montréal, L'Hexagone/Poésie, 1986, 81 p., 11,95\$.

De tout petits poèmes en prose, jamais plus de dix lignes — condensation du texte pour dire la densité du contenu —, appréhension par les mots d'instant privilégiés, petites constructions se suffisant à elles-mêmes mais participant à un ensemble, voilà *Lignes de nuit* de Gérald Gaudet.

C'est le désir, l'amour, la passion, la tendresse — bref, la transcendance des (du) corps — qui écrivent le recueil. Car ici, le désir se vit comme une écriture et l'écriture se meut comme un désir. Le poète — bien que «Je ne serai jamais poète» (p. 39) — apprivoise son désir ligne après ligne, comme le Petit Prince son renard jour après jour.

Il y a conjonction constante entre les gestes de l'amant et ceux de l'écrivain: «Où voulez-vous en venir avec l'infini des encres quand il y a la tendresse inépuisable au fond des chambres?» (p. 76).

La main ne caresse-t-elle pas le papier autant que les corps? Conjonction déjà présente dans le titre *Lignes de nuit*: lignes, celles qu'on écrit; nuit, «lieu» temporel traditionnel de l'amour.

Le texte est porteur d'une densité qui se désigne elle-même: l'adverbe *très*, superlatif absolu, est systématiquement mis en évidence par des italiques. De plus, il accompagne presque exclusivement des adjectifs désignant la distance: «séduction *très* lointaine» (p. 18), «intention *très* louche» (p. 19), «vision *très* étrange» (p. 26), «tensions [...] *très* anciennes» (p. 36). C'est la distance à abolir entre soi et le désir: vers la fin, d'ailleurs, *très* accompagne plutôt des mots qui parlent d'intimité («textures *très* instinctives», p. 51) et d'actualité («pause *très* urbaine», p. 56). Cette réduction de la distance, c'est l'apprivoisement en cours.

Le recueil se présente, à travers deux parties complémentaires, comme un parcours. La première, «Fragments de l'inavoué», se place, comme l'indique son titre, sous le signe du dévoilement: «Tout devrait pouvoir se dire» (p. 18). La deuxième, «Scintillements de la chair», cherche des voies d'accomplissement: «Et la tendresse sera un petit coup d'épaule qui me retient dans la chaleur émue des échanges» (p. 51).

Et toujours, le charnel et le littéraire se croisent, se détachent, se retrouvent: «À chaque fois, la lenteur des lignes et des échanges pendant que nous caressons l'illisible désir des paumes entrouvre une autre écriture [...]» (p. 52); «[...] le poème couche le bruit d'un bouleversement qui n'a plus faim de sommeil» (p. 78).

Le désir est écriture, l'écriture est désir... □

Régis Normandeau